

Cet article est paru dans le mensuel israélien grand public, *Bigtime*, d'avril 2013

Traduit de l'hébreu.

Grâce à ma mère

Texte de Maya Ben Moshé. Photographies de Rami Zarnégar

Daniel Cohen a publié un certain nombre d'ouvrages qui ont impressionné. Après quoi, il a fondé une maison d'édition en vue. Tout ceci n'a jamais effacé la mémoire du martyr de sa mère. « Je suis allé avec elle tout droit vers la mort, et quand elle disparut, j'eus l'impression que nous étions morts ensemble », dit-il au cours d'un entretien à Tel-Aviv.

Lorsqu'il eut 26 ans et alors qu'il habitait à Paris, il apprit que Marie, avec qui il avait tissé une relation essentielle, était très malade. Elle résidait, en ce temps-là, en Israël. « Je l'avais quittée depuis bien des années ; nous eûmes une correspondance fervente. Nous nous écrivions presque tous les jours. Indubitablement, j'éprouvais du remords de l'avoir laissée dans ses regrets et ses sentiments sombres. En recueillant diagnostic et pronostic des médecins, je compris qu'elle n'avait plus que trois mois de survie. »

Cohen n'entendit pas subir cette profession de foi sans réagir ; il décida de la rapatrier et de s'en occuper. Il était alors conférencier à l'Université ; démissionnant de tous ses postes, il se consacra aux soins nécessaires, chez lui et à l'hôpital.

Cohen a publié une douzaine de livres. Après le décès de sa mère il s'attela au récit de leur vie commune. « Je n'étais pas intéressé par sa vie, et même pas par son cancer, mais plutôt par la verticalité de cette situation : un homme, un fils en l'occurrence, devient lui-même une mère. Ce qu'il advient de ce renversement : une

mère passant au statut d'enfant et l'enfant à celui de mère. Son cancer se transformait dans ma tête en grossesse. Je crois que cette situation a tué en moi toute velléité de mariage, et moins le désir des enfants que la peur de les perdre, ainsi que cela s'est fait dans l'étonnante traversée de notre réciproque mort. »

La crise de la littérature en France

Aujourd'hui, Cohen est à la tête d'Orizons. Au cours de notre entretien, il évoque la crise économique qui affecte le secteur de l'édition en France.

Orizons dispose d'un espace en plein quartier latin, aux pieds du Panthéon, à cent mètres du Collège de France et à peine plus de la Sorbonne. C'est la seconde des maisons d'édition que Cohen a fondées, la première date des années 80. Après que l'éditeur se fut séparé d'elle, il se consacra à l'écriture. Au bout de cette aventure et de la création d'Orizons, affluèrent des centaines de manuscrits et autant de propositions de publication... « Le marché du livre, aujourd'hui », ajoute-t-il, « brasse quelques milliards d'euros ». Il ne cache pas son inquiétude. « La France », dit-il, « est au 18^e rang des puissances de lecteurs, toute disciplines confondues et j'avoue que nous éprouvons des difficultés à vendre nos livres. »

« **Mais comment cela** » rétorquai-je, « **la littérature française n'est-elles pas de celles qui se traduisent le plus au monde ?** »

« Notre littérature continue de passionner, mais combien de titres traversent-ils l'océan des curieux parmi 65 000 nouveautés par an ? »

« Ce chiffre me semble encourageant tout de même ! »

« De ces 65 000 produits, seuls 3 000 et je suis optimiste, atterrissent sur les tables et autres rayonnages des libraires. J'ai chez moi 15 000 titres dans les trois pièces de mon appartement, accumulés sur une quarantaine d'années. Imaginez cette extravagante comparaison : il me faudrait un appartement de douze pièces pour remplir une production éditoriale annuelle. »

« Et cependant, il semble que Paris, en entier, regorge de livres. Dans les trains, nous voyons des gens assis qui lisent. »

« C'est à la fois vrai et c'est une impression. Or, la conjoncture est des plus délicates. À peine plus de 50 000 personnes sont des lecteurs constants, des lecteurs qui ne sont pas de circonstance, et qui achètent entre 10 et 50 livres par an. Ils nourrissent ce marché en profondeur. Dans les métros, on voit surtout des gens lire des livres de poche, des best-sellers. »

« Quelle est votre opinion sur les liseuses numériques ? »

« Le monde de l'édition actuel est l'héritier d'une tradition née au 19^e siècle, lors du lancement de la presse à gros tirage. Je suis, par tempérament, curieux et je ne crie pas au scandale à l'idée de que le livre ait une autre configuration. Je ne puis m'abstraire de cette réalité : le numérique est une révolution irréversible, ainsi qu'il en a toujours été dans l'histoire de l'industrie. Néanmoins mon attachement au livre-papier est encore trop fort. De toute façon, la technologie actuelle n'est pas suffisamment aboutie pour faire du livre numérique la référence définitive. »

« Pensez-vous au jour où l'on cessera d'imprimer des livres ? »

« Ma bibliothèque est en soi une œuvre d'art. J'ai peine à croire qu'on ne puisse plus trouver de livres, au sens ordinaire du mot, dans les maisons. Je suis toujours attristé de n'en pas voir ici et là ; j'ai le sen-

timent qu'une maison dépourvue de livres est en mal d'âme. »

Cohen, 62 ans, est né dans le désert saharien, pas loin du sud-marocain d'où filent les chemins qui mènent en Mauritanie.

« Avant qu'elle ne meure, ma mère m'a demandé de ne jamais occulter le lieu de ma naissance. N'oublie en aucun cas que nous fûmes pauvres, ajoutait-elle. » Cette obligation du respect des origines, il en a fait son credo. « Et il est vrai que je naquis dans une famille très modeste. Dans la maison, il y avait deux livres — la Thora de mon père et le dictionnaire Larousse. Le Larousse symbolisait l'esprit de la laïcité et les valeurs de la République française. Celles-ci permirent aux Juifs d'Algérie non seulement d'être égaux dans leurs droits parmi les autres citoyens mais aussi de se considérer Français à part entière. »

Le baccalauréat très tôt

« Notre voisin était d'origine alsacienne. Il ne m'enseigna pas la littérature française mais la littérature allemande et ceci a eu une importance déterminante sur mon écriture, peut-être même celle d'appréhender le monde ; l'Algérie, nous dûmes la quitter à cause des événements qui l'émancipèrent du pouvoir français. » Cohen fut assez avancé pour avoir son baccalauréat alors qu'il était à peine adolescent. Ses parents décidèrent de s'expatrier et d'immigrer en Israël. Il en fut très malheureux. « Nous arrivâmes à Beer-Schéva en 1962. À cette époque, c'était un trou entre la mer et la fin du monde. Je ne dis pas que cette ville, actuellement, soit restée sur la même et lugubre ligne, loin de là, mais enfin, je n'ai jamais pu m'y acclimater et je fus impatient de revenir en France. Je vécus dans une chambre de bonne. Durant quatre années, je lus du soir au matin et du matin au soir. Tout ce qu'on pouvait trouver de fondamental. Plus de vingt livres par mois, parfois un livre par jour. Ma mère m'envoyait des mandats, quasiment tout ce qu'elle possédait. Je me promenais sans arrêt dans la ville, un livre entre les mains, ou même

sous les yeux en marchant. J'ai ainsi découvert Paris en profondeur. »

C'est ainsi que l'œuvre de Marcel Proust ne fut pas seulement une révélation mais quasiment un livre sacré. Il le lut tous les ans, en intégrale, jusqu'à l'âge de 44 ans, un peu comme les Juifs relisent annuellement leur Pentateuque. « Alors je compris ceci : pour parachever l'œuvre que je voulais moi-même donner, il fallait que je quitte celle qui avait nourri ma cervelle et mes veines. Il s'est passé cette chose navrante et douloureuse : à l'âge de 62 ans, lorsqu'il m'arrive de la relire en diagonale, je vois ce que l'homme vieillissant aperçoit ; l'amoureux inconditionnel s'y refusait obstinément. »

Cohen a suivi le cursus complet universitaire. Son travail savant a été consacré à la négritude et à Senghor. Or, entre 1992 et 2007, il écrivit sans interruption. Il s'estime d'abord écrivain avant d'être éditeur. « Éditer procède d'une circonstance, écrire d'une nécessité vitale », précise-t-il. Il raconte son cheminement vers le « roman total » auquel il avait voulu s'atteler dès son adolescence. *D'Humaines conciliations* est sorti de cet humus. L'œuvre a impressionné même si ses contemporains, les Français en particulier l'ont trouvée difficile. « C'est une prose qui réclame la participation du lecteur et pas seulement son plaisir », explique-t-il. « Le ludique, les jeux de mots, la légèreté, voilà ce que l'argent réclame des écrivains de nos jours. »

« Quinze années de votre vie pour ce roman ? », m'étonnai-je.

« Quand j'étais cet enfant, cet adolescent-moine qui lisait comme un fou, il me souvient d'avoir été excité par l'idée d'écrire une œuvre qui compte et que tout le monde reconnaîtrait ou s'y référerait... Autrement, pourquoi écrire ? Notre éternité est incluse dans notre vie. Au-delà, elle figure dans des systèmes pour lesquels les morts, qui ne savent pas qu'ils le sont, n'ont pas d'opinion. »

D'Humaines conciliations est l'un des opus qui forment la tétralogie *Eaux dérobées* sortie en un seul volume, 1500 pages

dont 1412 de textes. « Le premier, *Psoas*, fut d'abord conçu comme une épopée du deuil, sous le titre *Cancériade*. Il avait les défauts du genre et je n'eus de cesse de vouloir le récrire ; je l'ai renié et est actuellement introuvable. *Psoas*, paru en 2001, resserre le thème de l'indignation face à l'amour éviscéré par la maladie. *D'Humaines conciliations* a l'audace de le reprendre mais de le fondre dans une narration complexe autour d'une comtesse pragoise avant la guerre qui allait anéantir l'incroyable continent-culture qu'elle, Nafala Weill-Breslau von Schwartzenberg, incarnait avec quelques centaines de personnages. Ce monde-là est mort, définitivement, comme sont morts ceux que nous avons aimés mais que la terre a ravis. J'avais, en filigrane et délibérément, ajouté mon rapport littéraire et humain avec l'Allemagne, celle qui nous a appris ce qu'« immonde » veut dire. J'ai dit ce qu'un parrain m'a laissé comme héritage : l'amour de la poésie allemande. Et celle-ci, je la découvris avant que la Shoah et ses glus ne m'empoisonnent l'âme. Mais c'est une chose que de vivre la Shoah et une autre d'en faire un sujet. C'est bien le malheur des survivants. » Le troisième volet de la tétralogie, *Un Saharien en son dire allemand* en fait précisément le fond de l'enquête : une hallucination littéraire. Il parut d'abord sous le titre *Lettre à une amie allemande* et a doublé de volume en 2010 lors de la sortie d'*Eaux dérobées* qui l'y intègre. *Où tes traces*, fut publié en 2001. C'est un récit d'amour entre deux hommes. L'un est diplomate, d'origine aristocratique. « Un jour », dit Cohen, « je reçus une lettre de sa mère qui me dit avoir reconnu le personnage du texte qu'une première édition avait intitulé *Ombres*. Nous sommes devenus amis. »

« Puisque vous avez été reconnu comme écrivain, pourquoi êtes-vous revenu à l'édition ? » lui ai-je demandé.

« Parce qu'il fallait bien gagner ma croûte. J'avais envie de retourner à la source du métier : reconnaître la force d'un texte et lui donner vie ; c'est tout de

même quelque chose qui émeut et vivifie. Ceux qui ne font pas de l'édition ont du mal à le comprendre. Et je continuerai ainsi tant que ma vie le permettra. J'avoue que la folie de la littérature, qui m'attrapa dès ma sixième année, m'habite entièrement. »

Derrida et moi

« Il y a peu », nous dit Cohen, « *Blanche des Oublies* est sorti, dans une édition volontiers restreinte, car s'il y a un livre exceptionnel, a tous les sens du mot, c'est bien celui-là ! Voici un très long conte écrit à deux mains, moi pour la narration, Andrew Pockett pour l'illustration — des centaines de planches ! Blanche, ma chatte très aimée, est morte il y a bientôt cinq ans. *Blanche des Oublies* raconte l'extraordinaire aventure d'un félin qui acquiert le langage des hommes et, de ce fait, va pousser les Français à une sorte d'ivresse nationale et ils l'éliront présidente de leur République. Le livre comporte 700 pages, grand format et entièrement illustrées de tableaux somptueux. Je ferai tout pour que cet ensemble paraisse malgré les difficultés du moment et celles que sa fabrication requerrait. J'écrivais *D'Humaines conciliations* quand la chatte vint à mon modeste foyer et m'enchantait les jours et les nuits tant mes rêves étaient merveilleux. Si bien que cet animal prit la première des places dans ma vie. Il m'apprit, est-ce concevable, à regarder le monde autrement, à le reconsidérer, car au-delà du genre humain qui se croit toujours premier dans l'arbre du vivant, il y a le ciel des fixes, l'immensité des créatures dont nous ne sommes qu'un des milliards de surgeons. C'est banal à dire mais Blanche m'incita, si heureusement, à m'excentrer de la doxa mythologique. Je peux dire que Blanche fut l'être que j'ai le plus aimé.

« Dites-nous en davantage. »

« Elle m'a appris ce qu'est la patience, la consolation ; elle me donnait des preuves quotidiennes sur ce qu'on nomme l'adaptation en dépit du malheur. Car au fond n'était-elle pas ma prisonnière ? Et cette

manière de partager l'amour à un point qui me bouleversera jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent. Surtout elle m'a rappelé ce que nous oublions dans la duplicité : nous sommes des animaux. Une nuit, je sombrai dans le coma. Elle m'en sortit avec ses moyens, en me labourant ma bouche de sa langue râpeuse et en miaulant violemment à mes oreilles. Je fus hospitalisé en urgence. Mes sœurs s'en occupèrent durant cette absence et, à mon retour, nous nous aimâmes de plus belle. Trois ans après, elle succombera à un cancer médullaire. »

Cohen ne voyage presque plus, après avoir traversé l'Europe et n'être retourné en Israël qu'une fois tous les dix ans, pour voir ses sœurs dont il apprécie la fidélité, le grand cœur et la probité. Il n'a rien écrit depuis *Blanche des Oublies* sinon un très long article sur *Les écrivains et l'argent*.

Au début des années 2000, il connut Jacques Derrida. Il mourra quelques années après d'un cancer. Lorsqu'il lui envoya *D'Humaines conciliations* Derrida lui écrivit une longue lettre dans laquelle il reconnaissait la force du livre et l'œuvre qu'elle laissait présager. Le philosophe était, comme lui, d'origine algérienne et sa femme était née à Prague... Il y avait, là, au moins deux raisons pour y voir de plus près. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il lui dit : « Pourquoi m'avez-vous contacté si tard ? »

Cohen estime qu'il a fait ce qu'il a voulu et ce qu'il a pu. Il se sent en paix, quoi qu'il puisse lui arriver.